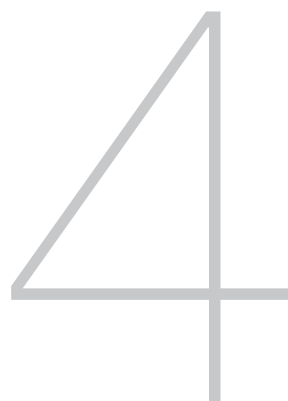




Libre cours



Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

LABORATOIRE DU COLORIAGE : EXPLORATION EN IMAGES D'UN GENRE BIEN PARTICULIER

PAR HÉLÈNE VALOTTEAU

Hélène Valotteau, conservatrice, responsable du pôle jeunesse et patrimoine de la médiathèque Françoise Sagan (Paris), commissaire de l'exposition « Haut en couleurs, laboratoire du coloriage » qui s'est tenue fin 2017-début 2018 à la médiathèque Françoise Sagan.

Qu'est-ce qu'un coloriage ? Dans l'esprit commun, un exercice à destination des enfants, pour lequel la consigne, répétitive et rébarbative, serait de « ne pas dépasser », « recopier le modèle ». Pas de quoi s'enthousiasmer alors ? Pourtant, à l'horizon des années 2000, les livres de coloriage ont fait l'objet d'un engouement éditorial, et ce pour tous les publics, adultes compris. Colorier avec application aurait une vertu déstressante. Parfois proche de l'enluminure pour la minutie qu'il réclame, l'album de coloriage se fait aussi exutoire libérateur et carnet de gribouillages.

Le fonds patrimonial jeunesse Heure Joyeuse conserve depuis une vingtaine d'années ce genre traditionnellement absent en bibliothèque. Dans cet ensemble d'un peu plus de mille titres, du xix^e siècle à aujourd'hui (largement numérisé dans Gallica), aux côtés d'éditions populaires souvent anonymes, se croisent de grands artistes comme Maurice Denis, André Masson, Andy Warhol, Keith Haring, Paul Cox ou encore Cecil Aldin, Walter Crane, André Hellé. Pour les faire (re)découvrir aux lecteurs de la médiathèque, nous leur avons adjoint des propositions d'illustrateurs d'aujourd'hui, aussi créatifs que Géraldine Alibeu, Hélène Riff, Margaux Othats¹ dans le cadre de l'exposition « Haut en couleurs, laboratoire du coloriage »².

←

Lauranne Quentric : *Vous n'avez pas le droit de grandir ici*, papiers découpés et crayons de couleur, 2017. (Détails.)
Visuel retenu pour l'affiche de l'exposition « Haut en couleurs, laboratoire du coloriage » à la médiathèque Françoise Sagan.

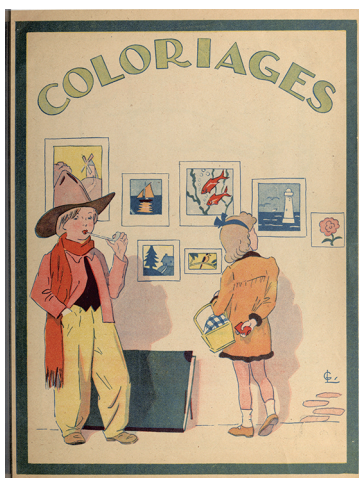
APPRENDRE ET OBSERVER LE MONDE POUR CRÉER

Pourtant, comme l'écrit Jean-Paul Gourevitch³, l'histoire de ce genre reste à écrire. Dès le début, on le trouve aussi bien dans les milieux aisés, bel album sur papier épais, à aquareller avec soin par les jeunes filles de bonne famille devant parfaire leur éducation par des occupations studieuses, que dans les classes populaires, petit fascicule de mauvais papier en édition de colportage. Il se confond souvent, à ses débuts, avec les méthodes de dessin, et contient parfois, entre deux pages vierges des éditions qui nous sont parvenues, des croquis anonymes, témoignages émouvants de séances studieuses. Il faut avoir bien en tête que les premiers coloriages connus⁴ naissent bien avant l'apparition des feutres et des couleurs « toutes faites ». Il convient alors d'apprendre à maîtriser les mélanges de couleurs, le dosage de l'eau, les temps de séchage, le maniement du pinceau pour fabriquer trames, lavis, camaïeux, rehauts à partir des couleurs primaires. C'est tout un vocabulaire chromatique qui s'offre au petit artiste. C'est ainsi que sur bon nombre de couvertures on voit des enfants appliqués, installés à leur table et parfois accompagnés d'un adulte. Les titres de collections ne varient guère : « petit artiste », « futur artiste », « petit coloriste ». L'enfant destinataire est bien au cœur des préoccupations, ainsi que la notion d'apprentissage⁵. Ce constat est en corrélation avec les thématiques abordées : les jouets, l'univers domestique, les paysages familiaux, le registre de l'imagier (fleurs, légumes, animaux), sont omniprésents, rejoints par quelques sujets emblématiques de la littérature de jeunesse, comme le cirque ou les métiers. Cela n'exclut pas des sujets plus graves, comme la guerre, avec une grosse production d'albums patriotiques entre 1870 et 1945 : uniformes, décorations militaires et drapeaux se prêtent bien à la mise en couleur tout en flattant le patriotisme de petits citoyens en devenir. Dans les années 1930, Le discours propagandiste et colonialiste y trouve aussi un terrain d'expression privilégié, sous couvert d'instruction amusante. Dans un autre registre, les publicitaires investissent également très tôt le coloriage pour pénétrer dans les fa-

milles : catalogues de jouets, produits pharmaceutiques, alimentaires, textiles se font ainsi connaître auprès des jeunes consommateurs.

DU LIVRE-OBJET À L'ALBUM D'ACTIVITÉS

D'un point de vue matériel, l'objet suit les évolutions techniques, permettant d'inclure des godets de peinture, prenant la forme de palette ou s'offrant de plus en plus comme une activité « clé en main » pour laquelle il suffit de disposer simplement d'un pinceau et d'eau propre, la couleur étant fournie. Cela atteint son paroxysme avec la veine des « coloriages magiques » (la page est recouverte de micro-capsules de couleur, formant comme des trames grises à l'œil, il suffit de les caresser d'un pinceau mouillé pour libérer les pigments). L'album de coloriage s'enrichit également d'autres propositions au tournant des années 1950-1960, lorsque les crayons de couleur, puis les feutres, se démocratisent. On laisse plus de liberté à l'enfant. Les modèles n'accompagnent plus systématiquement la page vierge. Le diptyque traditionnel peut disparaître au profit d'une image à finir de dessiner en toute liberté. Dans les propositions formulées pour l'exposition, l'illustratrice Marie-Noëlle Horvath joue même le trompe-l'œil en proposant une illustration sur tissu, mêlant coloriage et broderie. Pochoirs, papier carbone, découpages, gommettes, photographies, toutes sortes de techniques viennent enrichir la palette des possibles. Les titres soulignent cette lente évolution : peu à peu, la dimension appliquée « pour les petits enfants sages » (Françoise Seignobosc, aux alentours de 1929 chez Tolmer) s'efface au profit de « carnet de gribouillages » (Taro Gomi, 2001-2002, au Seuil ; Woody Fox, 2012, Père Castor Flammarion). De même, s'il faut attendre 1982 pour voir paraître au Seuil *Le Livre d'anti-coloriage* de Susan Striker et Edward Kimmel, le côté irrévérencieux et malicieux des artistes en herbe s'affiche dès la couverture bien avant. Pinceau à la main, les garnements barbouillent avec humour tout ce qui passe à leur portée. Cela rejoint bien souvent une dimension humoristique très présente dans le livre de coloriage, veine dans laquelle Benjamin Rabier s'est illustré par exemple. Le jeu, le divertissement



Coloriages, Éditions Gordinne, 1936.



Luc Mégret: *Trois petits artistes. Histoire à imagier: cahier de dessin et de coloriage*, G. Gérardin, 1917.



Father Tuck's circus: painting book, complete with paints, Raphael Tuck & Sons, Circa, 1905.



Benjamin Rabier. *Animaux sauvages: album à colorier*. Garnier Frères, 1952.

↓
Hélène Guertik. *Images à colorier: des légumes*, Flammarion, 1935.





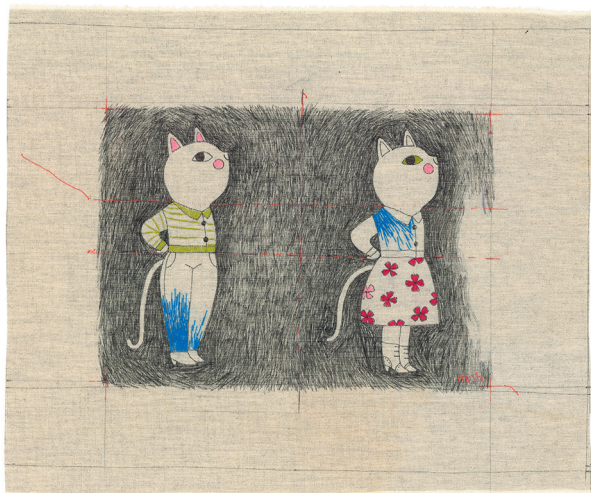
←

Margaux Othats:
À l'abri des regards,
gouache, 2017.

Tous les dessins suivants, datés de 2017, ont été réalisés comme celui-ci pour l'exposition « Haut en couleurs, laboratoire du coloriage », à la médiathèque Françoise Sagan (Paris).

→

Marie-Noëlle Horvath. Sans titre,
coloriage et broderie sur textile,
2017.



←

Géraldine Alibeau.
Dans le parc naturel, crayons, posca,
2017.

prennent le pas sur la « Leçon de choses » (titre d'une collection chez Henri Laurens) : *Bataille de couleurs: un livre pour jouer* clame Hervé Tullet (Bayard, 2010).

JEU AVEC LA CONSIGNE ET CRÉATION CONTEMPORAINE

Mais alors, si tout est permis, transgressé, dépassé, quid de la fameuse consigne et du modèle ? Peut-on encore colorier ?

Comment définir le coloriage ? C'est la question que se sont posée les jeunes illustrateurs qui ont produit une image pour l'exposition « Haut en couleurs, laboratoire du coloriage », à la médiathèque Françoise Sagan. Pour coordonner cette production, trois contraintes se sont imposées aux participants (formats, texte explicitant une consigne ou la démarche artistique et structure en diptyque). La notion de coloriage a été réduite à une structure : une double image, noir et blanc / couleur, écho de la double page de l'album. À partir de là, tous étaient permis : copié-collé de la même image (un modèle et sa version en noir, la mise en couleur du modèle pouvant être très surprenante), miroir déformé ou inversé, grande image en continuité, jeu des 7 différences, progression de la narration... Chez tous, on retrouve cette notion de jeu, de détournement, de citation de grands éditeurs ayant donné ses lettres de noblesse à ce genre modeste. Les productions innovantes, chacune en son temps, des éditeurs Charles Dangotte et Henri Laurens dans les années 1920 (éditions bibliophiliques de luxe signées et numérotées qui ouvrent leurs pages à des artistes de renom comme Maurice Denis), du Père Castor dans les années 1930 à 1950 (avec Pierre Belvès, Hélène Guertik et l'introduction de frises sur fonds de couleur, l'absence de modèle figé notamment), de Robert Delpire (avec les Actibom) dans les années 1960 ont été parmi les plus regardées et plébiscitées par les jeunes illustrateurs et leur influence est parfois perceptible dans leurs propositions. La narration vient se mêler à la consigne, et l'on sent nettement que l'on a affaire à des auteurs-illustrateurs, et pas à une simple image. En quelques mots, Margaux Othats plante le décor et une héroïne à l'abri des regards (« Consigne : Il fait

nuit. À la lueur de sa lampe, Lucie ne croise personne, pas un chat, pas un hibou. Il fait nuit et tout le monde dort. Tout le monde ? Imagine ce que Lucie ne voit pas dans la nuit et colorie l'image. ») Hélène Riff s'inscrit dans la droite ligne des contributions malicieuses de Bernard Noël chez Delpire dans *Les Larmes de crocodile* (1967) d'André François, qui mêlait narration et consigne. Le grand coup de pinceau de son *Pique-nique* se justifie comme le résultat d'une trop longue attente des convives... et du petit coloriste !

Il est intéressant aussi que de nombreuses propositions aient évacué la notion de modèle dans le diptyque produit, renouant avec ce qu'énonçait Paul Faucher dans les années 1940, à propos des « frises à colorier » (1944) de Pierre Belvès : « pas de copie, pas de barbouillage, pas de hâte : vous tirerez plus de joie de votre travail, vous apprendrez davantage en cherchant vous-même vos couleurs qu'en copiant celles d'un modèle ». La mise en couleur est guidée autrement, et avec humour : parce qu'elle est déjà initiée, voire quasi terminée (!) chez Franck Omer (consigne : « Il ne te reste qu'à mettre en couleur les coups de soleil ») ; ou quasi impossible dans la consigne ludique de Géraldine Alibeu, si l'on considère sa montagne immaculée comme enneigée, et le ciel déjà obscurci (« Bivouac autorisé entre 19h et 9h – rappez vos déchets, ne cueillez pas les fleurs – 4x4 interdits, coloriez sans encombrer le paysage »).

Mais alors, et si le coloriage était doué de la capacité magique de faire apparaître (ou disparaître) des images ? C'est la voie qu'ont explorée, dans des registres différents, trois des illustrateurs exposés, confrontant le coloriage aux grandes peurs et imaginaires de l'enfance. Cela peut être sur un dessin en apparence anodin, néanmoins l'illustratrice Delphine Perret attire l'attention sur les notions de premier plan, deuxième plan, et le pouvoir de transformation de l'image : « En noircissant certaines parties du dessin on peut : décider de qui porte ses courses ; choisir qui est au premier plan ; faire asseoir les enfants sur le dos du chien ; transformer une lampe en robe et une écharpe en bras élastiques ; faire apparaître une femme-renard ». Chez Chloé du Colombier, *L'Attrape-rêve* propose d'exorciser les cauchemars : soit la couleur les rend fréquentables,



↑
Chloé du Colombier: *L'Attrape-rêves*, 2017.



↑
Cédric Abt: *Le Refuge*, crayon gris, acrylique et crayons de couleur, 2017.

↓
Olivier Charpentier: *Paréidolie*. Gouache sur impression d'un monotype, 2017.
« Consigne : C'est un jeu auquel tout le monde a joué que de reconnaître des formes dans des matières abstraites. Il suffit ici de les détourner, à l'aide d'un feutre opaque ou de gouache pour les rendre visibles à tous. On part d'un point de départ que l'on voit clairement, puis on ne sait plus, on invente le reste... c'est inépuisable, ça amuse les petits et les grands ! »

↘
Album du petit peintre coloriste,
Nouvelle imagerie d'Epinal,
Sagaire, 1875.
Le plus ancien livre de coloriage de
la collection (Paris).



soit, ouste, ils disparaissent, coloriés en noir ! Olivier Charpentier va encore plus loin, en proposant un monotype totalement abstrait. C'est donc en recouvrant la surface de couleur pour isoler des détails que le petit coloriste choisit les dessins qui émergent du papier, inversant la notion de contour.

À VOS CRAYONS

Aujourd'hui, le coloriage est partout, sur le set de table de la cafétéria, dans les espaces d'attente, comme au mur des musées et dans des livres de plus en plus inventifs. Cette mine d'images reste encore et toujours à explorer, pour le plus grand bonheur des petits et des grands. La balade peut se poursuivre dans Gallica, où des pages de médiation dédiées vont prochainement voir le jour, ou sur le Flickr des bibliothèques de la Ville de Paris, où des coloriages signés de grands illustrateurs d'hier n'attendent plus que votre imprimante pour vous offrir une séance de coloriage clé en main. ●

1. Jeunes illustrateurs lauréats et parrains-marraines du dispositif « Voyage à Bologne », piloté par la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse depuis 2013. Une quarantaine d'entre eux sont venus consulter les livres de la collection pour se livrer à un exercice de réinterprétation et de définition du coloriage.

2. « Haut en couleurs, laboratoire du coloriage », du 28/11/2017 au 14/01/2018 à la médiathèque Françoise Sagan, Paris, 10^e.

3. Jean-Paul Gourévitch : *Abcdaire illustré de la littérature jeunesse*, Atelier du Poisson soluble, 2013, 370 pages.

4. Le titre le plus ancien de la collection du fonds patrimonial Heure Joyeuse remonterait à 1875 : *Album du petit peintre coloriste*, Nouvelle imagerie d'Epinal, Sagaire. Mais on trouve des titres légèrement antérieurs, dès les années 1830-1850.

5. C'est ce que proposent les albums de F. Besnier et H. Demoulin : *La Ferme ou La Maison par un peintre polyglotte : français, anglais, espagnol, allemand, italien, esperanto*, publiés aux alentours de 1910 par le Bon Marché : il s'agit bien d'apprendre des langues et donc de joindre l'utile à l'agréable avec cet imagier à colorier.

Source des images : numérisation d'Apex Graphic pour les originaux créés pour l'exposition ; Gallica.bnf.fr à partir des ouvrages du fonds patrimonial Heure Joyeuse pour les ouvrages anciens.

